

Aux origines de la ville

L'EAU SAUVAGE ET LES ARBRES, UNE ÉGLISE, UN « CORRECH »

Un ensemble urbanisé a besoin d'eau. C'est une évidence qui paraît être un truisme. A contrario, c'est-à-dire s'il n'y a pas d'eau, le lieu ne peut être considéré comme un habitat possible. Le constat est qu'il existe des ensembles humains organisés et urbanisés qui se sont fondés non pas sur la présence indispensable de l'eau mais sur l'idée, à court terme, que l'eau existait à cet endroit sous forme de source, de fontaine ou de puits. Tout groupe humain développe, à partir du moment où il se sédentarise, un besoin en énergie dû essentiellement, dans un premier temps, à la spécialisation par métier qui, même s'il a une production en petite série, a un besoin permanent d'énergie. Cette énergie, historiquement, ne pouvait provenir que du vent ou de l'eau. La plupart des moulins du moyen âge ou de l'antiquité la plus haute sont essentiellement basés sur la force de l'eau, laquelle par nature est à la fois le premier liant ou modelant permettant, avec le feu, la poterie, la céramique et les techniques qui en découlent.

Il n'y a pas d'agriculture ordonnée sans eau et les jardins si bien suspendus de Babylone avaient besoin d'un minimum d'eau que lui apportaient les énormes roues à godets, dont on voit encore quelques exemples en Irak ou en Iran, et qui sont des créations gigantesques, ce que nous appelons des norias au Maghreb. Ces roues à godets, surtout pour l'eau du fleuve ou du puits, pouvaient être à traction animale, mais plus économiques, elles utilisaient le courant du fleuve.

L'habitation est liée au puits, à la fontaine, à la source, au fleuve, à la rivière... L'eau se transporte par des canaux, des tuyaux, elle se capte car une des caractéristiques de l'eau c'est qu'elle veut à tout prix remplir l'espace libre, elle est un magnifique exemple de ce vieil adage disant que

la nature a horreur du vide. L'eau monte et descend selon le principe, bien connu des écoliers, des vases communicants et des siphons. Elle est aussi prévisible qu'imprévisible. Elle est source de vie parce qu'elle favorise celle des plantes, des animaux et des hommes. Elle peut détruire par ses violences, tuer par sa force envahissante ou simplement par sa texture, car ce qu'elle porte en elle peut être bénéfique mais aussi empoisonné. L'eau est à la fois l'image tranquille, apaisante, bucolique, amoureuse, de la source jaillissante, de la fontaine paisible, du jet d'eau musical ou de l'ornement rafraichissant et monumental des places et des squares, mais aussi parce qu'elle est absente ou parce qu'elle s'est cachée, l'image de la soif, de la désolation des peuples et des troupeaux, ou quand elle est impure des ventres gonflés du choléra, des gastro-entérites, de la mort des bêtes, des plantes et des hommes.

Perpignan ! Sur une falaise érodée par les folies de La Têt, une grande quantité de pins que traverse un chemin qui va de la Villa Gotherum vers la mer en suivant la rive droite du fleuve. Ruscino est un champ de ruines.

Au milieu des arbres, le chemin « au travers des grands pins » touche à un bâtiment qui est, soit un bâtiment agricole ou une ancienne hôtellerie sur une partie de voie romaine, à l'ancien débouché d'un gué ou d'un pont.

Sur cette terre romaine puis wisigothe et toujours gallo-romaine, même si elle devint franque, on signale dès le V^e siècle une construction, modeste oratoire, petite chapelle *Notre Dame du Correch*, ce qui veut dire qu'il se trouvait, à proximité, des bâtiments, une église concrétisant l'idée de « villa » c'est-à-dire de grande ferme ou de hameau agricole, l'amorce d'une « cellera ».

Il faut imaginer le paysage, les grands pins maritimes couvrant la colline érodée côté rivière, des cassures nombreuses le long de cette falaise et une plus profonde due à l'effondrement de la couche sédimentaire sous la violence des éléments. L'oratoire voué à la Vierge, légèrement en retrait, mais visible des berges qui s'étalent largement en bras et marécages traversés par une voie romaine peut-être empierrée, peut-être un pont de pierre dont on croit encore voir des signes. Il y avait un gué, un passage, une possibilité plane de passer l'eau, une pente douce permettant d'atteindre les berges hautes vers le sud, juste avant que le méandre agressif ne tourne vers Ruscino. Une colline suffisamment haute pour que le maître des lieux envisage de marquer son territoire par une palissade entourant une habitation, il avait vue sur son domaine et plus tard un autre maître, un roi ou un seigneur, y verra une nouvelle ville et une citadelle.

Il y avait de l'eau, il y eut des puits et sans doute, comme dans tout terrain sédimentaire appuyé sur le tuf des tassements précédents, il y eut des fontaines, car l'eau veut toujours sortir même si elle met des siècles pour le faire.

Si ce lieu fut christianisé par la *Chapelle Notre Dame du Correch*, c'est-à-dire du ravin où coule l'eau, c'est qu'il y avait une intention missionnaire, surtout au V^e siècle. Il y avait là une chapelle. Comme il est constaté sur l'ensemble gaulois et gallo-romain que les sources, fontaines et autres plans d'eau, faisaient l'objet d'un culte, il n'est pas interdit de penser que la chapelle du V^e siècle, qui pouvait être un simple oratoire puis deviendra chapelle voire couvent, fut érigée non loin d'une source ou d'une fontaine au milieu des grands pins qui par essence même sont des arbres dédiés aux Dieux.

Perpignan ! Une chapelle, un hameau, un chemin... dans un acte de vente de l'évêque d'Elne en 927 le lieu est mentionné, également en 929, il s'agit là d'un titre d'alleu de possession de terre où il est question d'une vente importante puisque le Marquis de Septimanie, les églises d'Elne, Girone et St Pierre de Rhodes acceptent de vendre à Gausfred, Comte du Roussillon le terrain pour y fonder une ville : Perpignan ! En 934, là ! Il est question de donation de terres.

Comme le fait remarquer O. Mengel, dans un article de 1937 « Revue du Mestre d'Obres – revue mensuelle des architectes des Pyrénées Orientales – n°30 » « Perpignan a probablement des origines silvhydrique « une suite de terrasses aux falaises marginales, dentelées de promontoires découpés dans la terrasse par des ravins (correchs) générateurs de combes (coumes) à la base desquelles s'étalent sur les marécages de la vallée fluviale des cônes de déjection (colomines)... qui se prêtent admirablement à la culture et par suite à l'habitation. Et il y a de l'eau, soit par capillarité du sous-sol d'origine marécageuse, soit des venues aquifères qui sourdent des falaises, principalement dans l'entaille des correchs. »

De notre point de vue, la première source perpignanaise se trouvait là au bas du correch de Notre Dame, venant mettre l'ombre de la croix dans le bois sacré des pins et des sources des nymphes.

Dans son article, O. Mengel rapporte un commentaire de J. Estève disant que d'après les lettres patentes du Roi Martin de l'an 900, une source dite *Font Nova* desservait un groupe de maisons situé aux environs des places Guétry et Desprès sur le plan du Perpignan actuel. Ce commentaire est repris par l'Association pour la promotion de l'histoire dans les Pyrénées Orientales (APHPO) qui en 2008 reprend l'affirmation et précise : « en

l'an 900, les habitants sont alimentés par une seule fontaine située aux abords de la place de l'Huile ».

Cela relève de l'enthousiasme paléographique et du respect des affirmations écrites. Certes, nous ne sommes pas spécialistes du Haut Moyen Age mais, à notre connaissance, il n'y eut pas en l'an 900 de Roi Martin qui soit Comte de Barcelone et qui, à ce titre, aurait été à même d'écrire des lettres patentes. D'autre part, et O. Mengel le fait remarquer, s'il y avait une *Font Nova* en l'an 900 cela signifiait alors que la *Font Vella* était à sec ou insuffisante. Par contre en ce qui concerne le Roi Martin, qui parmi ses titres d'Aragon et de Barcelone ajoutait celui de Roussillon, il en est un au XV^e siècle. C'est à cette époque que les Consuls de Perpignan, dans l'intérêt de la cité, vont demander au Roi d'Aragon, Comte de Barcelone, d'étendre leur droit de captage, ce qui leur sera accordé.

L'EAU DE LA VILLE

TRACÉ HISTORIQUE DE L'ALIMENTATION EN EAU DE PERPIGNAN

La succession des enceintes des X^e, XII^e, XIII^e et XVII^e siècles montre que l'accroissement en importance démographique de la cité a obligé les responsables successifs, des Rois de Majorque aux Intendants des Rois de France, à trouver de l'eau et à multiplier les points d'eau en ville.

Au départ, les confluent de La Basse et de La Têt étant marécageux, la recherche de l'eau ne pouvait se faire que vers La Réal et le Puig de la Citadelle (Puig del Rey). Il existait dans ce qui était la *devesa* des Rois de Majorque, à flanc de coteaux dans les dépendances du Monastère disparu de la Passio Vella, plusieurs fontaines et des puits dont le plus connu est celui dit « *des Jardiniers* », à la hauteur de ce qui est aujourd'hui appelé la *Lunette du ruisseau*.

Ces différents points d'eau furent aménagés, canalisés et franchissaient les fosses de la Citadelle par des conduites à déversoirs, l'une au dessus de ce qui était l'*aqueduc du Papagail* (aujourd'hui disparu mais toujours visible sur des cartes postales antérieures à la démolition des remparts), l'autre un peu plus en amont. Les deux conduites se rejoignaient, passées les murailles de l'enceinte du XIII^e siècle, dans un vaste réservoir, une citerne, qui se situait derrière le chevet de l'église du Couvent des Carmes. La canalisation passait à l'angle de l'actuelle rue des Jasmins, puis l'eau traversant la citerne débouchait par une autre canalisation qui aboutissait à une « chambre de manœuvre » c'est-à-dire un régulateur de débit et

de niveau, sous la partie de l'actuelle place Fontaine Neuve, où se trouve de nos jours un puits, hexagonal de margelle, rappelant l'existence de la fontaine disparue. Ce bâtiment-fontaine se trouvait donc à la confluence des rues du Moulin Parès, Lluçia, en face de l'actuel Musée des Sciences Naturelles (ancien Hôtel Blanès puis Sagariga devenu Musée). Cette canalisation, dont la construction se situe au milieu du XV^e siècle et dont les améliorations et prolongations successives se poursuivirent jusqu'au XIX^e, donna naissance en 1406 à la *Fontaine Neuve* et de là, par la rue de l'Université et du Ruisseau, à la *Fontaine Na Pincarda*.

Plus tard, on capta les eaux de la rue Pompe des Potiers où il y avait une nappe importante. Les deux canalisations originelles, celle du puits des Jardiniers et celle de la Passio Vella, convergeaient vers une chambre de manœuvre se trouvant à l'aqueduc du Papagail et sortaient de l'aqueduc par une seule canalisation à la fin du XVIII^e siècle. Tout au long du XIX^e, cette canalisation d'eau, filtrée par des appareils correspondant aux différentes prises et convergences des eaux, alimenta la citerne du chevet de l'église des Carmes, la Fontaine Neuve mais aussi les 4 bornes-fontaines de la Place de la République, qui furent supprimées en 1887.

Mais où prendre l'eau de la ville ? La plus ancienne prise d'eau date du temps de la nécessaire irrigation des terres défrichées, mais aussi de la recherche de l'énergie nécessaire au fonctionnement des moulins qui furent, rappelons le, la première machine industrielle tant pour le conditionnement des produits agricoles que pour certaines techniques liées à l'industrie lainière ou au broyage de plantes tinctoriales.

Le canal "Reial de Tohyr", qui prenait son eau entre Vinça et Rodès puis passait par Corbère et Thuir, actionnait les moulins de la ville basse à Perpignan, il avait été dévié à hauteur de Mailloles. La sèquia Real contribuait ainsi, par infiltration des eaux, à entretenir une nappe phréatique que le déboisement des défricheurs contribuait à tarir. Cette eau fut conduite par souterrains et canaux au Château Royal. La dénomination du ruisseau de *Las Canals* fut donnée à cet ensemble. Les crues, imprévisibles mais redoutables parce que violentes, des rivières et du fleuve détruisirent tout ou partie de cet ensemble qui aboutissait à l'étang de St Nazaire.

Au XV^e siècle, la sèquia de Tohyr comprenait trois tronçons :

– le canal de Corbère qui avait été vendu à la famille d'Oms en 1430, acheté en 1857 par la ville de Perpignan et revendu en 1889 après l'adduction d'eau par captage de Pézilla la Rivière dont on croyait qu'elle devait satisfaire longtemps les besoins de la ville, ce qui fut rapidement démenti,

– le canal de Thuir dont l’origine se situe en 1427 quand la cité de Thuir obtint du Roi Alfonso la concession d’une prise d’eau dans La Têt au dessus d’Ille. Ce canal fut relié à l’ancienne « *sèquia* » au lieu-dit « *pountrenca* » c’est-à-dire au canal de Corbère,

– le ruisseau de Perpignan : les Consuls de Perpignan obtinrent, en avril 1425 de la Reine Régente Marie d’Aragon, une prise d’eau en aval d’Ille venant rejoindre, par un canal, l’ancienne *sèquia* en aval de Thuir et au lieu-dit « *El Touro* » pour emprunter le ruisseau de las Canals. Ce droit à l’eau fut élargi en 1438. Ce fut en 1510 que le « *rech de Las Canals* » cessa d’être ruisseau royal et devint la propriété de la ville de Perpignan. Ce droit passa aux Consuls et, comme le souligna en 1821 Jaubert de Passa, ce furent les abus et le laisser-faire qui finirent par créer un manque d’eau chronique, catastrophique pour la ville.

Pendant sept siècles, la ville fut alimentée par la « *sèquia del Rey* » qui connut les modifications et les apports que nous venons d’évoquer. Encore sous Louis XIV pouvait-on penser que la ville se suffisait en eau, tout au moins à défaut d’un approvisionnement régulier en été. En fin de XVIII^e, il n’en était plus de même. Ce fut alors la grande période des puits artésiens : du Puig, de St Dominique, de La Loge, de la place Arago, du Pont d’en Vestit... un seul, celui des Abattoirs, avait une eau jaillissante, ce qui au dire des spécialistes de ces puits est la seule chance que l’on peut avoir de les exploiter sans coût excessif.

Autre inconvénient de localisation dû à cette *Font Nova* de l’an 900, c’est l’idée qu’elle se trouvait « dans les environs des places Grétry et Desprès » qui se transforme en « abords de la place de l’Huile ». La plus vieille place de l’Huile connue à Perpignan est ce qui est actuellement la place Blanqui. Mais la place de l’Huile traditionnelle, pour les vieux Perpignanais c’est *la Plaça de l’Oli*, justement nommée parce qu’il y fut autorisé un marché de cette denrée en 1403 par le Roi Martin, sur demandes des Consuls pour en contrôler la vente, au sommet de la rue Foy et au croisement avec la rue Emile Zola. Antérieurement, le marché de l’huile se tenait donc là où est située la place Blanqui dite aussi place des Mulets.